

ÉVOLUTION DES PRATIQUES DE COMMUNICATION DES JEUNES CHERCHEURS

Résultat de l'enquête «Harbingers Project», étudiant sur trois ans les pratiques de jeunes chercheurs

Neuf spécialistes des sciences de la communication ont interrogé 116 chercheurs de moins de 35 ans originaires de 7 pays différents, dont la France. Les interviews ont mesuré les changements d'attitudes et de pratiques (voir ci-contre) de ces jeunes sur 23 thèmes couvrant leurs façons de travailler, de collaborer, de publier, d'envisager leur carrière...

Les pourcentages indiquent la part des enquêtés dont les pratiques ont progressé, ont diminué ou sont restées inchangées, au bout des trois ans. Par exemple, 46,8 % des chercheurs collaborent plus aujourd'hui qu'il y a trois ans et 79,8 % n'ont pas changé leur usage des bibliothèques.

Répartition des réponses données

au niveau international

■ Ce qui a progressé

■ Indéfini

■ Ce qui a diminué

■ Inchangé

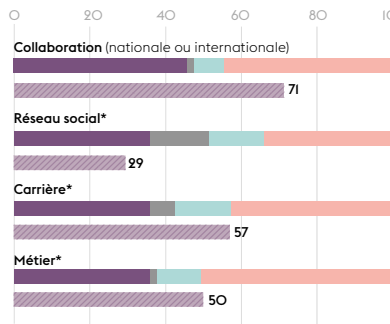
en France

■ Ce qui a progressé

■ Inchangé

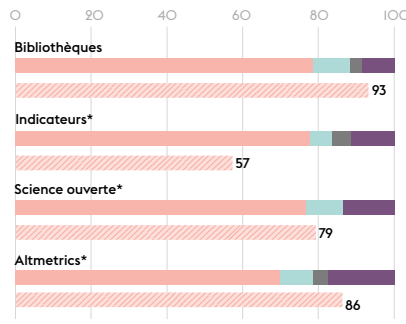
Top 4 des pratiques qui ont progressé

En pourcentage du nombre d'enquêtés



Top 4 des pratiques qui sont restées inchangées

En pourcentage du nombre d'enquêtés



* Notes explicatives

Réseau social : utilisation de plates-formes grand public (Twitter, Facebook)

Carrière : objectifs, ambitions ou avancées dans l'emploi

Métier : rôle et responsabilité dans le labo, évaluations

Indicateurs : intérêt pour les taux de citations, rang des revues

Science ouverte : accès gratuit et partage des articles et données

Altmetrics : intérêt pour les indicateurs alternatifs (téléchargements, Tweet...)

SOURCE : « HARBINGERS PROJECT », CIBER-RESEARCH.EU
INFOGRAPHIE : LE MONDE

« Les jeunes chercheurs savent faire face à un système qui les met sous pression »

ENTRETIEN - Chérifa Boukacem-Zeghmouri, professeure en sciences de l'information et de la communication, revient sur les enseignements inédits tirés d'une enquête sur les jeunes chercheurs : vont-ils bousculer le monde ancien ou rentrer dans le rang ?

Les jeunes vont-ils bousculer les anciens ? Cette vieille question vaut aussi pour la recherche qui, chaque année, se nourrit de nouveaux bataillons de matière grise prêts à accroître la connaissance. Sept chercheurs spécialisés en science de l'information et de la communication ont voulu répondre à cette question en étudiant un panel de 116 jeunes chercheurs originaires de sept pays pendant trois ans (2016-2018). Ils se sont intéressés aux pratiques de communication de cette communauté : publication des articles, bien sûr (opinion sur les indicateurs, sur l'open access, le peer review...), mais aussi activité hors ligne (collaboration extérieure, interactions avec le public) et en ligne (smartphone, réseaux sociaux, outils collaboratifs...). Chérifa Boukacem-Zeghmouri, professeure à l'université Claude-Bernard-Lyon-1 en sciences de l'information et de la communication, revient sur ces enseignements inédits, récemment mis en ligne.

Quelle est la définition de votre objet d'étude, le « jeune chercheur en début de carrière », ECR en anglais pour « early career researcher » ?

Ce sont des jeunes de moins de 35 ans qui ont soutenu leur thèse ou qui la finissent, mais qui n'ont pas de poste. De façon générale ils sont postdocs, ont grandi avec Internet et la numérisation et sont assez mobiles géographiquement. J'ai eu un cas où un des enquêtés avait travaillé dans trois pays différents en trois ans.

Mais nous n'avons pas inventé cette catégorie pour notre étude. Elle existe, ne serait-ce que parce que cette vaste population est une cible marketing pour les éditeurs, par exemple, qui y voient les experts de demain pour devenir relecteurs d'articles, membres de comités éditoriaux. D'ailleurs, notre travail a été financé par le Publishing Research Consortium (PRC), qui regroupe bon nombre d'éditeurs de journaux scientifiques et qui sont donc intéressés par des informations sur cette population. Notre recherche s'est faite en toute indépendance, et le PRC n'est pas intervenu dans le choix de nos questions ni de nos méthodes. Cependant, ils ont été très intéressés par tous les résultats.

En quoi ces jeunes se distinguent-ils de leurs aînés ?

Ils sont à la fois différents et semblables. Du

côté des ressemblances, cela peut paraître naïf de le dire, mais ils partagent une même passion pour ce métier et les mêmes valeurs. Ils ont aussi une très forte disposition à se penser comme une communauté. Ils acceptent ainsi très vite les codes et normes établis, comme celui de l'ordre des noms des auteurs dans un article de recherche. Ces jeunes sont mis, par leurs aînés, en premiers auteurs pour être « vus » et ces derniers en attendent des retours, plus tard, avec des collaborations par exemple. Malgré cette solidarité et cette passion commune, certains se définissent comme des esclaves, souvent avec une grande pression au travail et consentant à des sacrifices dans leur vie privée. La précarité de leur situation professionnelle avant l'obtention d'un poste plus stable leur pèse, et cela pour tous les pays étudiés.

Ce mal de la précarité n'est donc pas que français ?

Non, c'est général. En outre, il se dégage une souffrance face à cette situation d'esclave. Beaucoup s'interrogent, dépriment... Je suis parfois sortie des entretiens la boule au ventre. Ce qui fait un peu froid dans le dos est qu'ils expriment une frustration devant leur production scientifique en disant que leur travail aurait mérité quelques mois de consolidation avant d'être publié. Plus de temps leur aurait permis d'avoir un travail plus abouti. Cela contribuerait à expliquer les constats d'invalidité de certaines recherches publiées. La précarité permet certes de produire plus, car il faut obtenir un poste et être visible, mais ces travaux sont a priori moins originaux, car on s'assujettit aux desiderata du système pour avoir ces mêmes postes.

Quelles sont, à l'inverse, les principales différences entre ces jeunes et les plus âgés ?

Bien entendu, cette génération est plus à l'aise avec divers outils numériques comme les logiciels de gestion bibliographiques, de rédaction collaborative (Zotero, Overleaf...), ou les réseaux sociaux, privés ou académiques, comme ResearchGate. Ils sont aussi adeptes du partage, via le numérique, mais, en revanche, ils manquent un peu d'œil critique. Ils ne pensent pas toujours que la compétition est forte et que partager sans précaution peut conduire à des vols d'idées. Ils font aussi un usage décomplexé du site illégal d'accès aux articles scientifiques, Sci-Hub, qu'ils trouvent plus simple que les outils ins-

titutionnels. Mais seraient-ils prêts à défendre l'auteur de ce site si elle était arrêtée, à la suite de plaintes des éditeurs ?

Quelle est leur position sur un thème à la mode en ce moment, l'open access, l'accès gratuit aux articles scientifiques ?

Surprise, c'est une notion inconnue au bataillon, alors que le sujet est très discuté dans les agences, les bibliothèques ou chez les éditeurs ! Ce concept, une fois qu'ils en ont entendu parler, leur plaît car cela correspond à leurs valeurs de partage, d'ouverture... mais, en pratique, ils ne peuvent pas toujours s'y adonner, même si leur position évolue après trois ans. Car ils veulent surtout être visibles de leurs pairs et donc publier dans les journaux réputés, que ce soit en open access ou pas. Idem sur l'ouverture des données. Ils en apprécient les valeurs, mais ils n'y voient pas toujours un intérêt, ils manquent de temps pour s'y mettre et ne sont de toute façon pas incités à le pratiquer.

Leurs points de vue ou pratiques sur différents thèmes ont-ils changé durant ces trois ans ?

En moyenne, sur la vingtaine de thèmes étudiés, nous avons constaté une stabilité pour 60 % d'entre eux et donc des changements sur 40 %. Ce n'est pas anodin. Dans ce qui change, on a observé la montée en puissance de l'utilisation des réseaux sociaux dans leur activité. Nous avons aussi été surpris de voir qu'ils étaient très consommateurs de vidéos montrant des conférences, des séminaires, des cours... Certains expliquent même des protocoles expérimentaux ou des méthodes.

Evidemment, avec le temps, les collaborations augmentent avec l'acquisition d'expériences et le développement de son réseau de connaissances. Nous avons vu aussi évoluer l'usage du smartphone : ils se mettent même à lire des articles de recherche sur leur petit écran et n'hésitent pas à envoyer des résultats par texto à leurs collègues.

Qu'est-ce qui ne change pas à l'inverse ?

La notion de peer reviewing [lecture critique par les pairs], malgré les défauts de ce système, dont ils sont conscients, leur convient, et leur avis n'évolue pas là-dessus. Certains sont même déjà devenus des relecteurs durant le temps de l'étude. C'est finalement rassurant d'observer la confiance dans ce système bénéfique. Ils étaient aussi unanimes pour ne pas toucher aux conventions dans l'ordre des noms des auteurs des articles. Ce qui ne change pas non plus, c'est leur attitude vis-à-vis des bibliothèques. Ils le fréquentent peu, ou alors seulement pour se « couper » du labo !

Avez-vous identifié des raisons pour expliquer les changements ?

Avec nos données, il est impossible d'attribuer des différences entre pays ou entre les genres. Ce qui semble le plus compter, c'est l'obtention d'un poste. Au bout de trois ans, un peu moins de la moitié d'entre eux étaient encore sans poste. Nous avons observé qu'ils subordonnent les outils numériques à leur stratégie de carrière. Une fois un poste acquis, ils vont se détourner de certains usages, comme ResearchGate par exemple. Ils s'alignent encore plus que leurs aînés sur les indicateurs et les critères à remplir, c'est-à-dire qu'il faut publier le plus possible dans les meilleures revues. Les Chinois

ou les Malaisiens sont les « pires » dans cette attitude, car, très tôt, on leur inculque qu'il faut publier utile et stratégique. C'est d'ailleurs sur ce thème que nous observons le plus grand écart entre ce qu'ils souhaitent et ce qu'ils font vraiment. Ils reconnaissent pour la plupart qu'il est absurde et malsain de se livrer à cette stratégie de publication, car, finalement, tous les candidats se retrouvent avec le même genre de CV. Mais ils se plient à ces règles. On observe aussi qu'ils considèrent comme du gadget ce que l'on appelle les « altmetrics », c'est-à-dire des indicateurs alternatifs comme le nombre de téléchargements d'un article, le nombre de notifications sur Twitter, Facebook... Mais, en pratique, ils y font attention !

Quelle est leur position par rapport à la diffusion des savoirs ?

A notre surprise, pour eux, cette activité ne consiste pas à tweeter, à faire des vidéos ou à être présent en ligne. Ce qu'ils veulent, c'est être en lien direct avec le public dans des conférences ou des écoles. Cette envie est souvent liée à leurs rêves de jeunesse et à leurs idéaux sur la science. Pour eux, le sens de leur activité, leur rôle dans la société passent plus par ces actions de vulgarisation que par des actions en ligne, voire par la publication d'un article. Certains y voient même une porte de sortie professionnelle. Malheureusement, ils reconnaissent qu'ils le font peu, en partie car ce n'est pas évalué. C'est aussi une chose qui change lorsqu'ils ont un poste. Ils peuvent alors satisfaire plus facilement cette envie.

Vous avez étudié plus spécifiquement le panel français. Se distingue-t-il des autres pays ?

Cela fait un peu cliché, mais oui. Ils sont apparus plus « critiques » de leurs pratiques et de leurs points de vue. Les Espagnols sont un peu pareils et, a contrario, les Chinois, les Malaisiens ou les Polonais apparaissent plus formatés et dociles. Les Français sont parmi les plus stratégiques de notre panel, acceptant d'être sacrifiés au dieu du facteur d'impact, mais sans abandonner la quête de qualité. Ils défendent aussi le site Sci-Hub, sous l'angle du droit et de la liberté de l'information. Ce sont chez les Français qu'il y a le plus fort taux d'insertion, environ 60 % avaient un poste après les trois ans. Et ce sont eux aussi qui ont le plus changé en trois ans. David Nicholas, le responsable de l'étude, a même dit : « Lancez cette nouvelle vague de chercheurs français sur la scène mondiale, et la science en tirera d'énormes avantages. »

Finalement, ces jeunes chercheurs sont-ils précurseurs de futurs changements ou pas ?

Oui et non. Oui, car nous avons montré que cette catégorie existe avec des comportements et des pratiques propres. Elle sait faire face à un système qui la met sous pression. Mais non, car ils apparaissent un peu inconsistants. Une fois en poste, ils peuvent devenir conservateurs et abandonner des pratiques innovantes. Néanmoins, le cheval de Troie est là. Ils ont une vision lucide et critique de leur métier et ont l'expérience de la précarité. Ils savent que la recherche prend du temps, qu'il faut privilégier la qualité plutôt que la quantité... Nous ne savons pas dans quel sens cela peut aller. Il faudrait peut-être les revoir dans deux ou trois ans ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
DAVID LAROUSSIERE



DR